

Daniel Ruhaut nous raconte la vie et la mort de son père.

Jean RUHAUT est venu au monde le 23 février 1920 à Amiens.

Né de l'union Lucienne BÉTHUNE et de Paul RUHAUT il est élevé dans l'épicerie tenue par ses parents et sa grand-mère maternelle et où il connaît une enfance heureuse.

Il poursuit ses études jusqu'au brevet supérieur.

Admis en 1939 au concours de l'administration, il rentre à l'Enregistrement.

En mai 1940, il suit son administration qui évacue en Normandie, fuyant l'avance des Allemands qui bombardent et détruisent les villes picardes dont Amiens le 19 mai 1940.

Le 12 juin il reçoit à Alençon son ordre de mobilisation et rejoint le régiment d'artillerie où il est affecté, du côté de Poitiers.

Les événements étant, à cette date « ce qu'ils étaient », le régiment (sans armement) devient un « chantier de jeunesse » où l'on attend les ordres et surtout la démobilisation.

Cette situation prendra fin en mars 1941 et Jean rejoindra son administration à Amiens.

C'est là qu'il retrouvera Mireille VANDENAMEELE, qu'il épousera le 30 juin 1942.

En juillet 1942, Jean entre à l'école de Police, alors dirigée par le Commandant DÉFONTAINE (membre de la résistance et qui sera arrêté en août 1944 et assassiné par les Allemands).

Après la naissance de leur fils, Daniel, en octobre 1943, il décide d'envoyer sa petite famille « à l'abri des bombardements » chez des cousins dans un petit village de la Somme nommé Soyécourt.

Le 8 juillet 1944, Mireille attend comme d'habitude en fin de semaine au croisement de la route de Saint - Quentin et de Soyécourt, guettant son Jean.

La silhouette d'un cycliste se dessine à l'horizon mais plus il s'approche, moins il ressemble à Jean. En effet ce n'est pas lui mais le beau frère de Mireille qui est venu la prévenir : « Jean a été arrêté par la Gestapo. Il est enfermé à la citadelle d'Amiens ».

Le 7 juillet alors qu'il contrôlait les identités de voyageurs à la gare d'Amiens, il est tombé sur deux parachutistes américains en mission. Il ne les a pas arrêtés et bien au contraire les a aidés à rejoindre leur objectif.

Il a été dénoncé et aussitôt emprisonné à la citadelle d'Amiens.

Un milicien est allé le soir même en informer ses parents, très fier de son exploit.

A la citadelle, Jean fait la connaissance de deux Abbevillois , Jacques MOIGNET et Marcel COLIGNON.

C'est ensemble qu'ils seront emmenés vers Royallieu ; ils ne se quitteront plus jusqu'aux jours d'avril 1945 dont l'histoire est bien connue de nos amis de Neu- Stassfurt.

Jean RUHAUT a été abattu le 19 avril 1945 près du lieu dit Gotterfelsen.

Mireille a entretenu sa mémoire et malgré ses recherches et les preuves de sa mort elle n'a jamais fait son deuil après la disparition de son jeune mari tant aimé.

Elle a vécu seule en élevant son fils dans le souvenir de son papa.

Elle nous a quittés le 29 août 2006.

C'est en rangeant ses papiers que j'ai retrouvé au milieu de tant d'autres souvenirs, les lettres de compagnons de Jean attestant de son exécution ainsi que l'échec des recherches concernant une éventuelle sépulture.

Daniel Ruhaut.

Témoignages de déportés à propos de l'exécution de Jean Ruhaut :

Pierre BLOCH
3 rue François Coppée
Paris 15^{ème}

Paris 23 octobre 1945.

Monsieur,

Lisant souvent le journal « la Chaîne », j'y vois le nom de votre parent, votre fils sans doute avec qui j'ai souvent travaillé à Stassfurt.

Notre camarade de « La Chaîne » m'a remis votre adresse et je tiens à vous donner les quelques renseignements que je possède mais que celui qui vous a averti du décès vous a peut-être communiqués.

Je n'ai fait la connaissance de Ruhaut qu'à la mine de sel où nous discussions interminablement en travaillant.

J'ai poussé pendant plusieurs mois le même wagonnet que lui ainsi qu'avec son camarade arrêté avec lui ou qu'il avait connu en prison, je ne me souviens pas bien, d'ailleurs ce camarade du même âge que lui à peu près, est décédé aussi.

Je me souviens parfaitement de son histoire qui l'amena en Allemagne : policier à Amiens, il fut arrêté pour avoir organisé avec un de ses camarades l'évasion de deux maquisards* internés à Amiens.

Le dernier mois avant l'évacuation du Kommando devant l'avancée américaine, nous avons travaillé à vingt jeunes à une équipe de surface, où grâce à mon meilleur camarade (Raymond Poissenot de château-du-Loir, fusillé pour avoir tenté de s'évader pendant la marche) faisant fonction d'interprète nous trouvions ou même volions un très appréciable supplément à notre nourriture habituelle.

Malheureusement, Ruhaut (excusez-moi de le nommer ainsi, mais vu l'abondance des prénoms synonymes nous nous appelions par nos noms patronymiques) tourmenté par la dysenterie ne profitait guère de ce supplément partagé entre nous vingt et qui me donna la force de supporter la marche ainsi qu'à plusieurs amis.

Je ne pourrai vous préciser le jour exact, où épuisé il est tombé sur la route, mais je suis en relation avec plusieurs camarades arrêtés en même temps que moi pour parachutage d'armes en Touraine et eux ayant fait aussi partie de notre équipe de vingt travailleurs se souviennent peut-être du jour ainsi que de l'endroit.

Soyez assuré que je vais leur en parler et au cas où leur mémoire leur ferait moins défaut qu'à moi, je ne manquerai pas de vous le communiquer.

Sur 500 Français de ce terrible kommando nous sommes revenus à peu près 70, pensez s'il est difficile de se souvenir de tous les détails et du jour de la mort de tous nos amis ; mais des camaraderies existaient et c'est ce qui nous permet par petits groupes de savoir ce que sont devenus nos camarades et de communiquer des renseignements.

Si vous êtes en relation avec quelques rescapés de Stassfurt, je vous donne le nom sous lequel j'étais connu là-bas, car Israélite résistant, j'avais eu le soin de vivre sous un nom d'emprunt et la chance que la gestapo, à mon arrestation ne découvre pas le subterfuge : Brochard Pierre n° 81 175 inséparable de Poissenot Raymond 81.183 fusillé le 15 avril. Ce dernier très connu de tous.

Croyez, cher Monsieur à toute ma sympathie dans la douloureuse épreuve que vous traversez.

- Note de la rédaction : Pierre Bloch a confondu « Maquisards » et Américains.

Marcel VAILLANT
Assureur
1 rue Pasteur
LAON (Aisne)

Laon le 13 Octobre 1945

Madame,

Je reçois ce jour votre lettre du 6 octobre, et m'empresse de vous donner les renseignements en ma possession. Votre mari était l'un de mes meilleurs camarades de captivité et si je ne vous ai pas écrit depuis mon retour, c'est que j'ignorais votre adresse.

Je ne puis hélas que vous confirmer la mort de votre mari, puisque j'en ai été le témoin oculaire. J'ai vu Jean tomber épuisé sur le bord de la route, je marchais en ma qualité d'interprète en queue de colonne . j'ai essayé de le soutenir pour lui faire reprendre la route, c'était chose impossible. Il avait été comme beaucoup de camarade jusqu'à la limite de ses forces, je me rappelle ses dernières paroles « laisse-moi Marcel, c'est fini. »

J'ai fait environ une cinquantaine de mètres et j'ai vu un S.S ; l'abattre d'un coup de fusil à bout portant. Il m'est assez difficile de vous préciser la date de sa mort, Mais ce n'est certainement pas le 21, mais plutôt le 19.

Je vais me renseigner, j'écris aujourd'hui à un camarade qui a l'itinéraire complet de notre évacuation. Avec les étapes et la date des étapes, je pense pouvoir vous donner des renseignements précis.

J'ai reçu des instructions du ministère pour la recherche des disparus et l'identification des morts. Le retour des corps ne peut être envisagé avant deux ans, mais des équipes fonctionnent pour l'exhumation des corps enterrés à même la terre et à leur inhumation dans un cercueil individuel. Je vais grouper tous les renseignements que je possède sur Jean pour faire rechercher son corps. Si de votre côté vous avez des précisions qui peuvent m'intéresser, vous voudrez bien me les communiquer.

Jean était mon voisin de lit à Stassfurt et presque tous les soirs nous causions ou au cours des nuits interminables au fond de la mine. Il me parlait souvent de son foyer fondé depuis bien peu de temps, de son bonheur perdu, mais qu'il espérait bien retrouver, de vous, de ses débuts modestes après votre mariage, mais riches en espoir. Vous pouvez être fier de Jean, c'est parmi tous mes camarades de captivité le plus noble caractère que j'ai pu rencontrer. Je connaissais ses pensées, ses idées modestes et sages. Il avait un moral merveilleux, il a lutté jusqu'au bout, pour hélas périr près du port, à quelques jours de la libération tant attendue.

En ce qui concerne les hospitalisés de Clausnitz, je crois pouvoir affirmer d'après une conversation entre S.S. et kapo allemand que j'ai entendue, qu'ils ont subi le même sort que leurs camarades morts sur la route soit par une piqûre appropriée ou autre moyen lâche selon la coutume des bandits qui nous gardaient. J'ignore les adresses de Jacques Dehaut et de Francis Robert, je vais tâcher de me les procurer.

Si vous avez besoin d'autres renseignements, d'autres précisions ou d'une attestation sur la mort de Jean, n'hésitez pas à m'écrire, je m'empresserai de vous donner satisfaction, si ma mémoire me le permet.

Je vous souhaite Madame, beaucoup de courage pour surmonter cette terrible épreuve et vous prie de croire à mes sentiments respectueux et biens dévoués.

PS : je vous retourne la photo de Jean, j'aurais beaucoup aimé la garder mais sans doute, vous n'en possédez pas beaucoup.

Note de la rédaction : Le dévoué Marcel Vaillant avait également aidé Pierre Bur à soutenir André Dechaume le 21 avril.

Paris le 9 octobre 1945.

Madame,

J'ai très bien connu Monsieur Ruhaut. Pour ma part, je l'ai vu supporté par 2 camarades ; il peinait et un SS l'a obligé à marcher seul : à 3 mètres, j'ai vu la scène. Le SS lui appliquait la pointe du bâton entre les épaules, l'a poussé en courant et finalement l'a dirigé vers le fossé où il est tombé. Il s'est relevé péniblement, comme anesthésié, en murmurant « poussez pas ». A ce moment, la suite m'a échappé ayant dépassé le groupe, mais on a entendu un coup de feu et logiquement comme cela se faisait à chaque instant nous avons tous conclu qu'il était tombé pour toujours.

Je regrette profondément de porter cette mauvaise nouvelle. Voici exactement ce que j'ai vu. La date ou le lieu n'ont jamais été dans ma mémoire ; c'était en avril, dans une cote.

Pour les nommés Dehaut et Robert, ils n'ont pas été hospitalisés mais on été supprimés dans cet hôpital à Clausnitz. Ceci m'a été dit par l'interprète du Kommando qui était certainement au courant.

Madame, c'est tout. Je regrette encore une fois et je vous adresse mes plus respectueuses salutations.

Armand Manago.

En 1964, désireuse d'obtenir la restitution du corps de Jean, Mireille Ruhaut s'est adressée au Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre dont voici la réponse ci-dessous.

Madame, La demande que vous avez présentée en vue d'obtenir la restitution, aux frais de l'Etat, du corps de votre mari, Monsieur Jean RUHAUT, décédé en déportation en Allemagne, avait été transmise en son temps, pour suite à donner, à la Délégation Générale du Ministère pour l'Allemagne et l'Autriche.

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'en me rendant compte des derniers travaux accomplis dans le cadre de sa mission, le Délégué Général a fait part de l'impossibilité où il s'est trouvé de donner suite à votre requête.

Selon les renseignements recueillis, votre mari, déporté au camp de BUCHENWALD, est décédé entre le 19 et le 21 avril 1945 près de GOETTERFELSEN, au cours du repli du "kommando" "Reh" de NEUSTASSFURT, auquel il appartenait en dernier lieu. Son corps aurait été inhumé dans le cimetière de DOERSCHNITZ, en fosse commune.

Une tentative d'identification impliquait donc l'exhumation totale de la fosse commune réputée contenir 36 corps.

L'opération n'a pu être tentée en raison, d'une part, de l'opposition marquée des autorités constituées à l'ouverture des fosses collectives, et, d'autre part, du fait que l'activité de la mission en zone orientale d'Allemagne, interrompue à la suite des événements de Juin 1953 à BERLIN, n'a pu reprendre.

Par ailleurs, faute de relations diplomatiques avec la République Démocratique allemande, rien n'autorise à l'heure actuelle l'espoir que de nouvelles recherches puissent, un jour, être utilement reprises.

